

Léon Israël

FAUSSE MONNAIE

**VOYAGE d'un louis galvanoplastique
à travers le monde honnête**

DRAME

en plusieurs actes, nombreux, mais rapides

(l'anarchie n°115 - 20 juin 1907)

Principal personnage : Hérisson, anarchiste militant. Sceptique et gouailleur comme il convient à un esprit désabusé sur la valeur des sentiments affectés de ses contemporains. Son scepticisme ne l'a pas rendu méchant pour ceux-ci et il bénéficie lui-même de l'indulgence qu'il leur témoigne. Comme il crève de faim consciencieusement, sa satire blagueuse n'est pas toujours l'indice d'une tranquillité parfaite. Pas honnête, oh ! pas du tout... mais prudent. Hôte assidu des postes de police ; n'aspire pas au martyr.

ACTE I

La scène se passe chez Mannezingue, débitant patenté de vins, café, liqueurs. Divers consommateurs parmi lesquels dans un coin, Génisse et Cornu, agents en bourgeois de la brigade des recherches. Hérisson déguste un breuvage à la craie extrait du flacon « Lait pur supérieur ».

CORNU, à *mi-voix*. — Sans blague ! le v'la le nibè qui va l'donner le coup d'piston.

GÉNISSE, *de même*. — Quoi, l'affaire des faux monnayeurs ? Je t'écoute, mon pot... Tu parles d'un boulot à filocher tous ces types là depuis plus de quinze jours.

COR. — Alors, toute la bande est dans le ballon ?

GÉN. — Tous... ou presque. Du moins on le croit. Mais ça, mon vieux, c'est des artistes...

COR. — Ce sont tous des anarchistes ?

GÉN. — Le gouvernement le fait dire par les journaux. Tu comprends... pour se permettre de coffrer encore quelques types dangereux...

COR. — Alors, c'est bien jeté leur produit ?

GÉN. — Oh, ça ! Des cigues qu'on jurerait sortis tout chauds des presses de la Monnaie. La tranche à Badingue... l'aigle impérial... la date... 1859... C'est merveilleux ?

COR. — T'en n'as pas conservé une... comme souvenir... pour voir... En perquisitionnant...

GÉN., *vivement*. — Oh ! y a pas mèche... tu sais bien... (*Inquiet.*) Et pis, si on s'faisait poisser à c'truc là !...

COR. — Tu as raison, ça n'fait rien, faut tout d'même avoir un culot pour...

La conversation continue. Entre Bêlant, employé du chemin de fer, un paquet à la main.

BÊL. — Un postal, patron. (*Lisant*) Produits chimiques... si vous voulez signer...

MANNEZINGUE, *après avoir donné son paraphe*. — Un petit Bordeaux ?

BÊLANT. — Ben, ça se prendrait facilement... (*Riant*) plus facilement que la fausse monnaie... Hein qu'est-ce que vous en dites, patron, de cette affaire là ?...

MAN. — Je dis qu'on va respirer un peu dans le quartier. Bon dieu ! depuis trois mois on était infesté de louis et de pièces de quarante sous comme qui dirait en carton-pâte. Et d'une ressemblance... à s'y tromper !... Faut il être crapule ! Il est vrai, des anarchistes !... J'en ai ramassé pour ma part, pour 26 francs... 1 pièce d'or et trois d'argent... d'argent... si on peut dire !...

BÊL. — Vous avez porté plainte ?

MAN. — Oh ! Non ! Il aurait fallu les remettre au commissaire... comme pièces à conviction... Alors...

BÊL. — Ah ! vous... vous... n'en avez plus ?...

MAN. — Pensez vous, que j'en fais collection !... Ah ! les cochons !... Voyez ce que c'est que d'être honnête... les honnêtes gens comme moi, ça s'méfie pas...

HÉRISSON, *achevant son verre. En se levant, calme à l'excès*. — Oh ! c'est affreux ! Qu'allons-nous devenir ? Mais c'est la fin de tout, monsieur... La société menacée à sa base... La sève

monétaire altérée ?... C'est comme si vous disiez le sang vicié dans l'organisme humain... Plus de sécurité... c'est la faillite !... la banqueroute !... Ah ! l'ancien régime avait bien compris les conséquences sociales de ce fléau en punissant de mort le crime de fausse monnaie... les ennemis de la société le comprennent aussi... vous voyez !... (*Tout en parlant il a sorti de sa poche une pièce de quarante sous, authentique hélas.*)

MAN., *surpris devant l'accoutrement sordide de son client.* — Monsieur est dans la banque, sans doute ?

HÉR., *éclatant de rire.* — Mais non, eh ! empoisonneur... Tu ne vois donc pas que je me fous de ta gueule ! Je suis anarchiste...

MAN. — Anar...

HÉR., *en sortant, moqueur.* — Regarde bien la pièce que je viens de te refiler surtout !

MAN., *saute sur la pièce et l'interroge. Elle répond agréablement à l'ouïe et à la vue.* — Il m'a fait peur... Elle est bonne... mais oui, elle est bonne...

On entend la voix de Hérisson dans la la rue. — Qui veut de la fausse monnaie.... Qui en veut ?

GÉNISSE. — Quelle engeance !... (*Se levant pour régler les deux mominettes. Entre ses dents.*) Les honnêtes gens comme moi, ça ne se méfie pas, qu'il a dit. (*Il glisse sans le faire sonner sur le comptoir un louis de vingt francs au millésime de 1859. Puis un peu troublé.*) Si j'étais le gouvernement... Comme a dit Déroulède... Le peloton... douze balles dans la peau... Ça ne traînerait pas.

MAN., *en rendant la monnaie.* — Enfin ! en voilà un bon nombre sous les verrous. La police est bien faite, heureusement.

GÉN., *haussant les épaules, impuissant.* — Oh ! on ne sait pas... Bonsoirs, messieurs. (*Il sort avec Cornu. A part.*) Ouf, c'est la dernière. (*A son collègue.*) C'qui m'fait marrer dans les perquisitions... (*Ils disparaissent.*)

ACTE II

La scène se passe chez Pinboulot, le grand boulanger. Nombreuses personnes dans la boutique, s'approvisionnent, paient et sortent.

HÉR., *à la porte, en passant.* — Faites attention à la monnaie, m'sieur, ce sont des anarchistes. (*Pinboulot rit, mais péniblement. La clientèle s'écoule. Reste Bêlant qui vient d'effectuer une livraison.*)

PIN., *vérifie le bordereau d'expédition.* — Talc... 150 kilogs... c'est bien ça... port 16 fr. 50. (*Il fouille dans son tiroir-caisse. Insinuant et souriant.*) Vous ne désirez pas un louis faux, par hasard ?

BÊL. — J'en ai, merci... Faites voir ?...

PIN. — Je crois bien que c'est Mannezingue, le marchand de vins du coin qui me l'a passée, mais il s'en est défendu énergiquement.

BÊL. — Vous savez, je m'y serais laissé prendre aussi... Elle est rudement bien imitée. (*La lui rendant.*) Vous pouvez être tranquille, on ne vous la refusera pas.

PIN. — (*Tripotant une poignée de talc.*) Je n'oserai jamais... J'ai des scrupules...

BÊL. — Je comprends... on est honnête... mais enfin... on ne peut pourtant pas être dupe de gens qui n'en ont pas... de scrupules... Moi, je pourrais difficilement...

PIN. — Conservez là. Si vous la passez, vous garderez un petit pourboire.

BÊL. — Euh ! vous savez, je n'aime guère ça... Mais enfin pour rendre service. (*Il prend la pièce.*) Justement je vais à côté chez le maire. Il accepte tout ce qu'on veut... Il est riche... ça ne le gênera pas... (*Il sort.*)

Entre Hérisson qui demande deux sous de pain. Il tend une excellente pièce de cinquante centimes. — Tenez, prenez ça !

c'est épatant pour faire de la soudure !

ACTE III

Monsieur le Maire du N^o arrondissement, surmené par un travail excessif — trois mariages et la distribution de prix d'une société pour le sauvetage moral des faillis-banqueroutiers — est allé chercher quelque détente chez une hospitalière demi-mondaine affriolante et menue comme une petite poupée anglaise. Après discours sur les devoirs de fidélité et obéissance réciproques des époux, sur la famille, le commerce, la Patrie, il oublie près de sa compagne occasionnelle les tracas d'une vie administrative. Il oublie même Mme la Mairesse qui, d'ailleurs, ne s'en porte pas plus mal. Au matin d'une nuit de voluptés, délicieuses parce qu'illégitimes, Monsieur le Maire devant la glace ajuste sa cravate, prêt à regagner le domicile conjugal.

Mlle GABY. — Dis, mon chou ?

M. LE MAIRE. — Ma crotte ?

GABY. — On n'oublie pas le petit cadeau à sa bibiche, pas, mon chéri ?

M. LE MAIRE, *qui a glissé sans la choquer une belle pièce de 20 francs sur le coin de la cheminée.* — C'est fait, mon trésor. (*Il l'embrasse sur le front.*) Allons, au revoir, mignonne !

GABY., *lui tendant la main.* — Adieu, mon gros loup. Au plaisir !

(A peine quelques heures après, sa bibiche songe à se lever et à s'habiller. En remuant ses peignes d'écaille sur la cheminée elle en fait choir une rondelle dorée qui en rebondissant sur le marbre rend un son mat et lugubre.)

GABY, *ses jolis sourcils froncés.* — Qué-qu'c'est qu'ça ? (*Elle ramasse la pièce.*) Chameau ! Ah ! sale chameau ! c'est du

toc. (*Elle est furieuse de voir rendu inutile le sacrifice de sa beauté. Colère folle, puis calme relatif. Enfin philosophe.*) Et puis, j' m'en fous ! Je ne suis pas embarrassée pour en trouver le placement.

ACTE IV

Tout près le Ministère des Affaires Étrangères. — Mlle Gaby est entrée à la banque du Crédit Douteux. Elle a demandé un chèque 200 frs. au nom de Monsieur Marlouton, son quatorzième Alphonse — qui n'a rien de commun avec l'héritier présomptif de la cour d'Espagne — et qui se repose aux bains de merronne en attendant son admission comme inspecteur à la Sûreté Générale. Devant la lenteur qu'apporte l'indolence de la nature humaine à tous les travaux stupides et obligatoires, le chèque ne venant pas, Mlle Gaby s'impatiente.

A la porte, la voix bien connue de notre ami Hérisson. — C'est une anarchiste, vous savez ! Prenez garde au pognon !

GABY, *avec un mouvement brusque.* — Imbécile, va !

La voix en s'éloignant. — Qui veut de la fausse monnaie ? Demandez le louis de dix francs... trente sous !... Qui n'a pas... ?

GABY, *haussant les épaules.* — En voilà une plaisanterie. (*Au caissier.*) Ben ça vient, ce papier ?

LE CAISSIER. — Mais oui, mais oui, ma petite dame. On attend Monsieur le Directeur, pour la signature. Il est en conférence avec le gros banquier de la place des Victoires... au sujet d'actions pour l'exploitation de mines de pétrole dans les régions polaires...

GABY. — Dites lui donc de s'magner ! J'ai aussi des mines à aller exploiter, moi !

LE CAISSIER, *amusé.* — Ah ! vous avez trouvé un filon ?

Rassurez-vous, ça ne va pas être long... c'est même dommage... parce que... votre présence... n'est pas du tout désagréable... (*Il bafouille des mots idiots qui veulent être galants et lui remet, tout troublé, le chèque enfin accouché... Gaby en profite pour faire passer inaperçue, au milieu de louis plus généreux, la pièce apocryphe de M. le maire. Le soir en faisant sa caisse, l'employé reste les yeux ronds devant son or.*) Encore une médaille ! Celle-là est violente tout de même ! Nom de Dieu de nom de Dieu ! Quatre en deux jours. (*Devant les conséquences de sa négligence il reste ahuri. Mais ayant écoulé au bureau de tabac et aux marchands de quatre saisons les trois pièces précédentes il ne peut se résigner à prendre à son compte encore celle-ci. Il la colle dans un tas de 25 dont il fait un rouleau de 500 francs.*) Foutre ! les appointements ne sont déjà pas si brillants.

UNE VOIX, *dans le lointain, dans la rue.* — Demandez de la fausse monnaie... vingt francs pour quarante sous... Demandez...

ACTE V

C'est samedi soir. Fin de semaine en même temps que fin de mois.

Monsieur Coffre est allé à la banque le matin même retirer de l'argent pour son échéance. — En voulant payer une traite, il s'est vu refuser une pièce de 20 francs, ce qui l'a beaucoup, beaucoup surpris. Il en a maugréé toute la journée en pestant contre la faussemonnaie et ceux qui la font. Monsieur Coffre est le propre patron de notre ami Hérisson. Celui-ci, famélique, sans travail, enlizié dans la mistoufle jusqu'à l'abdomen, a accepté de distribuer des prospectus, de faire les courses et le magasin, pour le salaire énorme de deux francs par jour. Monsieur Coffre, philanthrope bien connu, assure que c'est par charité pure qu'il emploie ce miséreux. — Ce soir, en lui réglant sa paie, il lui refile, oh ! bien involontairement, le louis malencontreux. — Scène muette. — En allongeant

les vingt-et-un francs et en les empochant, Hérisson et Monsieur Coffre se sentent gênés... mal à l'aise... Les psychologues comprendront pourquoi.

ACTE VI

La rue, 8 heures, une foule affairée remonte le faubourg. Quelques pirovrots, quelques marchands. Camelots criant les journaux du soir.

HÉR., *les mains dans sa poche, remonte vers les fortifications en hurlant.* — Qui veut de la fausse monnaie ? Qui n'a pas sa pièce en plomb ?... trente sous le louis de dix francs. (*Il s'arrête et se plante devant un agent de service.*) Demandez le louis anarchiste...

L'AGENT. — N'avez pas l'air de vous ficher du monde !

HÉR., *jouant la surprise.* — Vrai ? Vous m'en voulez ?...

L'AG. — Vous allez voir si je vais pas vous fourrer au bloc pour vous apprendre à faire le malin !...

HÉR., *goguenard.* — Oh ! je t'en prie... ne me parle pas comme ça. Ça me fend le cœur.

L'AG., *lui saisissant le bras.* — Qu'est-ce que vous dites ? vous m'insultez... vous me tutoyez ? (*De nombreuses personnes qui n'ont pas mieux à faire s'attroupent avec l'espérance d'un spectacle inédit.*)

HÉR., *conciliant.* — Ne faites pas attention, m'sieurs et dames. C'est monsieur l'agent qui m'offre de la fausse monnaie... vingt pièces pour dix ronds...

L'AG., *furieux, l'empoignant.* — Nous allons voir ça... (*Il l'entraîne.*)

HÉR., *de sa voix de chat qui miaule.* — Qui qui n'a pas sa fausse monnaie ?...

ACTE VII

Au commissariat. En attendant le commissaire, Hérisson a été déposé depuis plus de deux heures au violon en compagnie de trois ou quatre ivrognes qui suffisent amplement aux besoins de l'odorat. On l'a débarrassé de ses menus objets, clef, porte-monnaie, bretelles, cravate, etc.

Pour se distraire, on l'entend vociférer, la face aux barreaux de la porte. — On liquide, on liquide ! La thune au rabais, qui n'a pas sa thune ! Demandez... trois francs la thune anarchiste...

Le commissaire est arrivé. On fait monter Hérisson. Interrogatoire d'identité.

LE COMMISSAIRE, *après lecture du rapport de l'agent. Le toisant. — C'est un anarchiste... (Suprême dédain.)* Encore un intelligent ! *(Aux agents.)* On a fouillé cet homme là, évidemment ?

L'AG. — Evidemment, monsieur le commissaire.

LE COM., *à Hérisson, soupçonneux. —* Vous aviez de l'argent ?

HÉR., *narquois. —* Je vous écoute... j'en vends...

LE COM. — Assez ricané. *(A l'agent.)* Donnez moi le porte monnaie. *(Il en sort une pièce de cinquante centimes, deux de un franc, un louis d'or et quelques décimes, salaire hebdomadaire et dernières traces d'un récent emprunt.)* Elles sont bonnes ? *(Le commissaire, très myope, examine la monnaie, le métal près du nez.)*

HÉR., *avec une discrète hilarité. —* Hi, hi, hu, hu, hu !

LE COM. — Allez vous vous taire nom de Dieu ?... *(Long examen muet. Silence poignant. L'angoisse étreint les cœurs. Musique en sourdine à l'orchestre. Le spectateur perspicace prévoit le dénouement.)* Hein, celle-ci est bien neuve... 1859... *(regardant sévèrement Hérisson.)* Qu'est-ce que c'est que cette pièce-là ?

HÉR., *déjà plus sérieux*. — Ça ?... c'est vingt francs, pardi !

LE COM. — Oui... c'est vingt francs... Ça va bien... Bonne capture...

HÉR., *inquiet*. — Quoi ?

LE COM., *aux agents*. — Ramenez moi cet homme là. Bon pour le Dépôt.

HÉR., *stupéfait*. — Mais je ne veux pas... Elle est bonne... Vous ne savez pas ce que vous dites !... Et puis quoi ? je ne suis pas un malfaiteur... j'ai des papiers... je travaille...

LE COM., *un crayon à la main*. — Où ça ?

HÉR. — Chez Coffre... Le bandagiste de la rue...

LE COM. — Oui, vous travaillez... pour détournez les soupçons... Ça vous sert de paravent... pour boucher l'œil à la justice !

HÉR. — Mais...

LE COM. — Nous allons voir. (*Il donne des ordres.*)

ACTE VIII

Chez Monsieur Coffre. L'honorable commerçant a été réveillé par un coup de sonnette magistral.

C'est la police qui vient aux renseignements chez le concierge. Surpris et inquiet il est descendu s'informer.

MONSIEUR COFFRE, *après exposé des motifs de cette visite nocturne ; visiblement troublé, la frousse l'empoigne au ventre : N'est ce pas lui qui... Devant lui apparaît en lettres de feu la formule qu'il connaît bien des billets de banque : l'art. 159 punit des travaux forcés à perpétuité celui qui aura falsifié ou contrefait...* — Comment Hérisson... Ce n'est pas possible... Pourtant je dis ça... Ah ! brigand... Un voyou, monsieur l'agent... et paresseux... (*Après quelques autres renseignements, l'agent se retire. Monsieur Coffre le reconduisant.*) Eh ! bien, vous voyez je m'en

serais douté... En voyant ce garçon là... Justement, hier encore je disais à ma femme...

ACTE IX

Epilogue d'une tragédie intense. A l'orchestre, harmonie de plain chant. Musique de Phrygiens marchant à la mort. Dans sa cellule, Hérisson s'est senti étourdi. Un monde de pensées a traversé en éclairs son cerveau désemparé. Quelle aventure ! Va-t-on sérieusement le garder ? Mais non ! on ne le peut pas ! ce serait trop bête... Faux monnayeur ?... On le fait remonter chez le commissaire qui lui annonce froidement son envoi au Dépôt. Faux-monnayeur ! Hérisson s'exaspère. Il refuse de signer le procès-verbal. On attend la voiture cellulaire. Faux monnayeur ! Sous le coup d'une injustice aussi monstrueuse, Hérisson écume. Les agents l'emènent. Il se débat.

HÉR., *au paroxysme de la colère...* — Sales flics... Tas de vaches... je vais vous casser la gueule... Fainéants... Je travaille, moi, je travaille...

LE COM., *à qui on ne la fait pas, dédaigneux, hautain.* — Allons ! vous n'allez pas me faire croire que vous viviez avec quarante sous par jours ! (*Bruit de lutte. Résistance acharnée de naufragé qui se voit sombrer. Imprécations. Une porte qui grince. Clefs et verrous. Bottes d'agent martelant les dalles. Puis entre les murs nus et froids de la prison, silence de sépulcre. Le drame est fini.*)

Lentement comme à regret la toile baisse. Elle glisse, glisse... sans entrain... comme si elle sentait tristement qu'en réalité dans la vie, dans notre monde douloureux où grouillent les Coffre, les Marlouton, les Maires et les Mannezingue, la toile hélas ne baisse pas bien sou-

vent sur la détresse des hommes.

Le spectateur ému s'en va se coucher

RIDEAU

Léon ISRAËL.

[Drame publié dans *l'anarchie* n° 115, le Jeudi 20 Juin 1907]